

LA PETITE PRESSE

5 cent. le numéro

JOURNAL QUOTIDIEN

5 cent. le numéro

ABONNEMENTS. — Trois mois. Six mois. Un an.
Paris 5 fr. 9 fr. 18 fr.
Départements . . . 6 11 22
Administrateur : E. DELSAUX.

3^{me} année. — JEUDI 19 NOVEMBRE 1868. — N^o 943

Directeur-Propriétaire : JANIN.
Rédacteur en chef : A. DE BALATHIER-BRAGELONNE.
BUREAUX D'ABONNEMENTS : Rue Brontë.
ADMINISTRATION : 16, r. du Croissant (Anc. hôtel Colbert)

PARIS, 18 NOVEMBRE 1868

DISCOURS

A LA PLUME DE F. MAISONNEUVE

Hier, je lisais une nouvelle étonnante. Un rédacteur de la *Liberté*, M. Georges Bell, apprenait à ses lecteurs que la Faculté venait de baptiser une nouvelle maladie.

Le nom de cette maladie donne le frisson :

La Crampe des Écrivains

L'usage assidu des plumes de fer contracte certains muscles des doigts de la main.

Je sais bien que mon cher confrère Georges Bell est Gascon, mais je sais aussi qu'il est savant comme une bibliothèque et qu'il n'en agirait pas à la légère avec la Faculté. Aussi ai-je été effrayé.

— Mon Dieu! me suis-je dit, pourvu que la *Crampe des Écrivains*, ne paralyse pas Maisonneuve!...

Car tu le sais bien, plume de mon ami, je n'écris pas.

Ces articles sont des causeries, dans le sens littéral du mot. Je parle, et toi, dans une main intelligente et active, tu cours sur le papier, vite comme la parole, empressée comme le dévouement.

Au début, je te fais poser. Je vais et je viens à travers la chambre. Toi, impatiente, tu m'attends en grinçant. Tu es fiévreuse, fantasiste. Tu t'éparpilles en branches d'arbres touffues, en nez pareils à des trompes, en oreilles vastes comme des choux; parfois, c'est un palais que tu dessines en tête de la page; parfois, c'est une locomotive. Alors, si je m'arrête, je vois une analogie dans le dessin. N'es-tu pas une locomotive, en effet? Ne t'appelles-tu pas Humboldt? N'as-tu pas été fabriquée par Alexandre? Ne sors-tu pas de Birmingham, la ville aux milliers et aux milliers de cheminées, dont la fumée obscurcit le ciel? N'es-tu pas double cimentée — comme les rasoirs? N'arrives-tu pas de l'Angleterre, le pays où l'industrie chante sur la lyre d'airain? Ne traduis-tu pas la pensée avec la rapidité que met la machine à vapeur à franchir l'espace? Aller, aller, aller vite, toucher

le but, qui est le lecteur auquel on s'adresse, ou la ville dans laquelle on se rend, n'est-ce pas là l'idéal moderne!...

Oh! tu es de ton siècle, va!... Et c'est pour cela que je t'aime, plume de fer, arme du journaliste, instrument de combat!...

Je sais. On s'est élevé contre toi; on a essayé de te flétrir; on a fait des comparaisons...

Un improvisateur, le plus fécond et le plus éloquent, Jules Janin, a chanté la plume d'oie :

« C'est la plume qui enfante les chefs-d'œuvre. Nous lui devons les plus beaux livres qui aient honoré l'esprit humain et la langue française; elle est la mère de toute sage réflexion. Grâce à elle, l'homme était forcé autrefois d'écrire sa pensée avec une sage lenteur; et ces lenteurs, c'était autant de gagné pour la beauté du style. La plume d'oie, loin d'être toujours prête et toute taillée comme la plume de fer, exige au contraire mille petites préparations qui vous donnent le temps, à l'insu même de votre esprit, de réfléchir à ce que vous allez dire. D'abord, il faut la tailler de vos mains, et c'est là un moment solennel dans votre travail; tout en aiguisant le bec de votre plume, votre pensée s'aiguise elle-même, vous allez chercher l'idée dans le fond de votre cerveau tout comme vous allez chercher la moëlle de votre plume... »

« Quand votre plume est taillée, il vous la faut essayer avant de vous mettre à l'ouvrage, et c'est encore un petit délai dont votre pensée profite; si votre idée n'est pas bien nette encore, si vous n'êtes pas encore très-sûr de ce que vous allez dire, si votre discours n'est pas richement dessiné dans votre esprit, si vous ne voyez pas d'un coup d'œil, ce qui est la première condition de l'écrivain, le commencement, le milieu et la fin de votre discours, alors, ma foi! et sans vous chagriner vous-même en vous avouant à vous-même que vous n'êtes pas prêt encore, vous donnez encore un petit coup à votre plume. Cependant l'idée arrive enfin, nette, claire, précise, heureuse; et avec l'idée arrive l'expression. »

« D'abord vous avez écrit lentement, vous essayez votre plume; puis bientôt, comme un cheval bien ménagé, la plume marche plus vite : elle est souple, docile, fidèle; elle obéit à la main ou plutôt à l'esprit qui la dirige.

Un léger zéphyr, présage heureux, enfle la voile gracieusement courbée; vous voilà en plein air, en plein soleil, marchant sans courir dans une belle plaine sablée, allant à votre but tantôt avec la rapidité de la flèche, tantôt par mille heureux et ingénieux détours; car, vous le savez, pour aller au cœur de l'homme, la ligne droite n'est pas toujours le chemin le plus court. Cependant l'idée vient-elle à manquer, le besoin de repos vient-il à se faire sentir, la plume intelligente s'arrête d'elle-même. Vous profitez de cette douce halte pour jeter un coup d'œil en arrière : vos pensées à peine écloses se déroulent devant vous dans tout leur éclat printanier; après quoi vous reprenez votre course, plus reposé et plus inspiré que jamais. Vive la plume d'oie! A bas la plume de fer!... »

A bas la plume de fer? — Jamais de la vie! Mais, cher maître, — vous qui dictez aussi, — que feriez-vous donc si, dans les doigts de votre secrétaire, la plume d'oie crachait et s'arrêtait tout-à-coup? Eh quoi! Une de vos périodes resterait suspendue!... Une de vos phrases demeurerait coupée par le milieu!... Vous seriez forcé d'attendre, pour parler, que le canif eût fait entendre son grincement fâcheux!... Mais je vous vois d'ici, oubliant votre goutte et courant à travers la chambre :

Arrecte que horrore comas, et vox faucibus hesit.

Pour moi, j'ai le courage de mon opinion, et, quelque soit l'attrait du paradoxe et le plaisir de médire du présent au profit du passé, je n'aime la vieille plume classique que sur le dos des oies de Saint-Laurent, mon pays natal. Il y a là trois mille oies, auxquelles je ne voudrais pas arracher une plume, et je suis bien sûr que Maisonneuve a le même respect pour des volatiles de Romans.

C'est toi que nous aimons, plume de fer ou d'acier, en dépit de ton nom ridicule, — car tu ne devrais pas t'appeler plume. Mais qu'importe! Tu écris, tu écris vite, sans te faire prier, sans broncher, et, pourvu qu'on te donne de l'encre, tu ne t'arrêtes pas.

Des chefs-d'œuvre! Eh! mon Dieu! Les plumes d'oie écrivaient autant de sottises que toi, ma mie! Quand aux chefs-d'œuvre, on en fait encore — de loin en loin. Nous autres qui improvisons au jour le jour, nous avons un exemple qui nous console.

Au dix-huitième siècle, vivait un brave

abbé dont je vous racontais l'histoire hier, l'abbé Prévôt.

C'était un véritable homme de lettres. Il travaillait pour vivre et produisait cinq ou six volumes par an. Quelques érudits seulement savent aujourd'hui les titres de ces volumes, mais tout le monde connaît *Manon Lescaut*. Eh bien! c'est là notre chance. Nous vivons dans un temps de conception fiévreuse et de production rapide. Les romanciers et les journalistes dont les écrits pourraient couvrir la place de la Concorde ne se contentent pas. Mais qui sait? Dans ce déluge de papier noirci, quelques feuillets surnageront peut-être et feront dire aux siècles à venir que les chefs-d'œuvre ne sont pas le monopole des plumes d'oies...

Il y a un tas de proverbes sur les plumes.

On dit qu'il ne faut pas se parer des plumes du paon. Rien de plus vrai. Bon ou mauvais, quand tu travailles pour moi, c'est mon fonds que tu dois traduire et non le fonds des autres que tu dois emprunter.

La plume ne fait pas l'oiseau, dit-on encore, comme l'habit ne fait pas le moine. Un second conseil à l'adresse des écrivains : ils ne doivent jamais sacrifier la pensée à la forme, ni te faire écrire des mots pour des mots. Le beau style est charmant, mais à la condition de ne jamais dénigrer la pauvreté ou l'absence de l'idée.

Troisième dicton : *Perdre ses plumes*. Il s'agit surtout des actionnaires, et c'est sur ce point surtout que l'avis est salutaire. Quelques journaux, propriétaires de banquiers, recommandent, sans hésiter, à leurs lecteurs, les affaires les plus creuses et souvent les plus véreuses. Ici, il ne faudrait ni plume d'oie ni plume de fer, ni même le stylet des anciens, qui traçait lourdement son sillon dans la cire. C'est un bâton qu'il faudrait, pour en corriger les drôles qui spéculent sur la crédulité publique...

Tu te refuseras toujours à ces offices, n'est-ce pas, honnête plume de Maisonneuve? Mais, en revanche, comme tu courras, quand il s'agira d'écrire les mérites d'un brave homme ou les avantages d'une bonne chose!...

Et, de la sorte, si tu ne produis pas les livres rares et merveilleux pronés par Jules Janin, du moins tu auras pris ta petite part dans l'œuvre commune du progrès...

TONY REVILLON.

LES SOEURS DU REFUGE

PROLOGUE

LES ILES DE VOUHARTE

LES ERRANTS DE NUIT

Les amoureux du pittoresque vont chercher bien loin des beautés qu'ils rencontreraient sans peine au bout de leur jardin, ainsi que le prouve l'admirable école de paysagistes qui peut inscrire sur son livre d'or des noms tels que ceux de Troyon, de Corot, de D'Aubigny.

Ces grands peintres, à quelques lieues au-dessous des fortifications, ont découvert des contrées que l'Italie et la Suisse peuvent égaler, mais ne dépassent point.

N'avons-nous pas de même vu récemment des Anglais voyageurs inventer l'Auvergne et le Dauphiné, que nous traversons avec indiffé-

rence, pour aller nous extasier de confiance devant des sites vulgarisés par la gravure et qui ne nous offraient qu'un intérêt, celui de se trouver sur un sol étranger?

Si jamais un proverbe a bien défini l'esprit d'une nation, c'est celui-ci, applicable à la France : « Nul n'est prophète en son pays. » Notre chauvinisme ne s'exerce qu'à l'encontre des étrangers, et nous dédaignons assez volontiers entre nous ce que nous défendons avec opiniâtreté vis-à-vis d'un Anglais ou d'un Allemand.

Il est, dans un des départements du centre, un bassin, ignoré du touriste, où jamais ne fut dressé un chalet de peintre ou une tente de photographe, qui, à travers la magie du souvenir, se retrace à mon esprit comme une de ces vallées dont on dit en les traversant : « C'est ici que je voudrais vivre et mourir. »

Le fond de ce bassin occupe une plaine oblongue, longeant la Charente avant qu'elle ne soit devenue navigable à Angoulême, et dès lors réunie en un seul canal.

De quelque point que l'on se place sur la crête des collines chargées de vignobles rampants, selon l'usage de la contrée, on n'aperçoit de toutes parts qu'un vaste tapis vert coupé en son milieu par des massifs d'arbres, à travers

lesquels scintille par intervalles un éclair d'acier poli, qui est le fleuve.

Contemplé de cette hauteur, pour la grandeur sévère des lignes, la limpidité calme du ciel et des eaux, cet admirable paysage ne le cède en rien aux rives si vantées de la Loire; mais lorsqu'on a saisi l'ensemble grandiose contenu dans le cadre et que l'on descend aux détails, que de découvertes!

C'est ainsi qu'un jour, accompagné d'un ami cher, j'ai découvert Vouharte et ses îles.

Figurez-vous au bas d'un coteau abrupt dont les terres argileuses, d'un jaune d'ocre, revêtent au printemps leur belle robe de pampres que roussit l'automne, un amas de maisons blanches accroupies.

Le soleil rit gaiement sur leurs tuiles rouges et capnelées, dans les rigoles desquelles verdissent des lichens et poussent une foule de jardinet aériens de giroflées jaunes et de gueules de lion ponceau.

De ci de là, la verdure presque noire des arbres fruitiers, les têtes rondes des cerisiers, égayées par des pendeloques de pur corail, coupent la monotonie des murs blanchis à la chaux. Enfin, pour que rien ne manque à l'ensemble complet de cette scène, on entend monter jusqu'à soi, atténués par la distance, le clairon so-

nore des coqs et les beuglements mélancoliques des bœufs.

Par dessus les toits se développe la prairie, coupée de lignes symétriques de peupliers, allongeant sur le sol d'un vert clair de gigantesques ombres semblables aux dents d'un râtelier. Tout au bout de la plaine enfin, voici un massif confus de saules, d'ormes, de peupliers d'Italie, agitant leurs immenses palmes, dont la verdure intense peut seule révéler de loin l'existence d'un cour d'eau.

Dévalons la côte raide! traversons le pâturage d'un bond, élançons-nous vers cette oasis qui promet à notre imagination les délices fabuleuses de la pastorale Tempé.

Les promesses seront encore dépassées.

Nous nous trouverons alors sur le bord même des eaux vives, aussi transparentes que le cristal et jasant mélodieusement sur un lit de cailloux blancs, bruns et veinés de rose. — Vite! détachons le bateau plat dont se servent les indigènes, poussons-le hardiment à la perche; égarons-nous à travers les méandres capricieux de cent étroits canaux enchevêtrés les uns dans les autres, comme le peloton qu'une ménagère négligente a laissé emmêler par un matou joueur. Chaque tournant nous arrachera un cri de joie et de surprise.

Partout des remous, luttant en sens contraire,

...pée? Comment les pharmaciens ont-ils livré tant de fioles dangereuses? Comment la ville entière s'est-elle émue si tard? Quels mobiles poussaient la garde malade? Comment expliquer cette monomanie du crime, quand on a la certitude que l'empoisonneuse n'a jamais songé à dépouiller ses malades, ni même à hériter d'eux, et qu'elle les soignait avec un dévouement et une tendresse incontestables?...

Il paraît que Mlle Jeanneret ne cherche point à se justifier de l'accusation qui pèse sur elle. — Je ne croyais pas aux médecins, dit-elle, et je voulais faire des expériences. J'en faisais continuellement sur moi-même.

Les jurés seront-ils en présence d'une criminelle endurcie ou d'une simple aliénée? c'est ce que nous diront les débats qui promettent un intérêt palpitant, à en juger par les documents que nous avons publiés dans leur temps.

On impute à l'accusée des cruautés sans nom. Elle sera défendue par Me Zurlindes, du barreau de Genève, nommé d'office.

Toutes nos mesures sont prises pour que nos lecteurs puissent suivre dans la *Petite Presse* les phases mystérieuses de ce drame judiciaire, émouvant et sinistre.

TEMPS PROBABLE

Jeuai, 19 novembre.

Le vent d'ouest a amené aujourd'hui un abaissement dans la température, mais une hausse barométrique accusée nous indique pour demain de la neige et de la gelée dans les régions du nord et de l'est de la France.

FAITS DIVERS

PARIS

Le corps de Rossini a été transféré de sa villa de Passy dans le caveau de la Madeleine hier à sept heures du soir; il occupe le même caveau que M. Walewski, avec cette différence que le caveau était transformé pour ce dernier en chapelle ardente; il n'a reçu aucun ornement pour Rossini. Le cercueil a été accompagné jusqu'au caveau par MM. Peruzzi, Tamburini fils et trois ou quatre autres personnes.

Les obsèques de l'illustre maestro auront lieu demain jeudi.

Le programme de la cérémonie sera arrêté ce soir dans une réunion des artistes de l'Académie impériale de musique et du théâtre Italien. Faire doit chanter deux strophes du *Stabat* du maestro : 1° *Vidit suum ducem natum moriendo desolatum* (Elle vit ce fils bien-aimé mourant); 2° *Fac me tecum pie flere* (Faites que je pleure pieusement avec vous). Ces deux strophes sont admirables de sentiment et de tristesse.

C'est M. Ambroise Thomas qui prononcera, au nom de l'académie des beaux-arts, un discours sur la tombe de Rossini. M. Perrin parlera au nom de l'Opéra.

On lit dans la *Gazette des Tribunaux* :

Les nouvelles que nous recevons aujourd'hui de l'état de santé de M. Berryer sont, malheureusement, encore moins satisfaisantes que celles que nous avons publiées dans notre dernier numéro. Hier, vers deux heures après midi, l'oppression dont le malade est tourmenté ayant semblé diminuer pendant quelques instants, M. Berryer voulut profiter de cette circonstance pour faire une promenade en voiture aux Champs-Élysées; mais on n'avait pas déjà atteint la place de la Concorde, que de nouveaux symptômes se manifestèrent, et qu'il fallut rebrousser chemin vers son domicile. Après une longue syncope, M. Berryer revint à lui, et, vers dix heures du soir, il se sentait un peu mieux; mais bientôt l'agitation reparut, et la nuit fut loin d'être bonne. Aujourd'hui, mardi, à neuf heures du matin, M. Berryer a reçu l'extrême onction, qui lui a été administrée par deux ecclésiastiques de l'église Saint-Roch, sa paroisse.

Nous recevons à l'instant la nouvelle que la posi-

tion de M. Berryer s'est améliorée, et qu'il a passé une bonne nuit.

Le feu s'est manifesté dimanche par une cause accidentelle, dans les caves du sieur G..., marchand boulanger, rue des Barrés-Saint-Gervais. Les sapeurs-pompiers du poste de la rue Sévigné ont combattu l'incendie.

Cinq d'entre eux, qui avaient pénétré dans les caves, ont été à demi-asphyxiés par les émanations du charbon embrasé. On a dû les remonter, et l'on a eu beaucoup de peine à les rappeler à la vie.

Le feu a été comprimé avant d'avoir occasionné de grands dégâts.

Nous avons raconté comment la dame D... commerçante du quartier Saint-Martin, allant voir son enfant en nourrice, avait été attaquée, frappée et dévalisée en traversant un bois situé sur le territoire de Conflans.

L'information judiciaire a établi que le nommé V..., arrêté comme inculpé de ce crime, ne s'était pas, comme on l'avait cru d'abord et comme nous l'avions dit, embusqué dans un taillis pour surprendre sa victime. V... était déjà monté sur l'omnibus qui, à l'arrivée du chemin de fer, repartait pour Conflans, lorsqu'il vit descendre du train une voyageuse prenant seule la direction du bois qu'elle devait traverser. C'était Mme D...

V... s'empressa de descendre de l'omnibus, de suivre cette dame et de l'aborder doucement, liant poliment conversation avec elle et lui proposant de la soulager du poids d'un paquet qu'elle portait. Changeant ensuite brusquement de ton, il lui dit :

— Ça n'est pas tout ça, c'est de l'argent qu'il me faut.

Et, l'ayant terrassée, il lui arracha son portemonnaie contenant une centaine de francs, sa montre, sa chaîne et son alliance. Le misérable abandonna ensuite sa victime et s'enfuit à travers bois en escaladant le treillage bordant le chemin.

Quelques instants après, la dame D... rencontra deux habitants du pays, les sieurs Campion, tambour des pompiers d'Achères, et Rouza, garde-forestier, qui se mirent à la poursuite de l'individu désigné et parvinrent à l'arrêter.

Au moment de son arrestation V... ne fut trouvé nanti d'aucun des objets volés qu'on découvrit dans le bois qu'il avait parcouru. Quoique reconnu très-affirmativement par la dame D..., il persista à soutenir qu'on se trompait et qu'il n'était pour rien dans cette affaire.

On avait présumé qu'il avait avalé l'or que contenait le porte-monnaie. On ne s'était pas trompé. Vaincu par les souffrances que ces pièces à conviction lui causaient dans les entrailles, V... n'a pu les tenir longtemps cachées, et il est aujourd'hui détenu à la prison de Versailles, attendant sa comparution devant la cour d'assises. — P.

DEPARTEMENTS ET COLONIES

Le *Sémaphore* de Marseille annonce en ces termes l'évasion de Schumacher du bagne de Toulon, dont nous avons parlé :

« Schumacher, le frère de la marquise d'Orvault, qui avait tenté d'assassiner sa sœur en lui tirant un coup de pistolet, et qui fut condamné à vingt ans de travaux forcés, vient de s'évader du bagne de Toulon, dans la journée de vendredi. Il était employé aux écritures de la chiourme et pouvait, par le fait de sa fonction, circuler librement dans l'intérieur du bagne. Ce n'est qu'au moment de l'appel qu'on s'est aperçu de son évasion. On suppose qu'il s'est rendu à Marseille par le train de 9 heures du matin. Malgré les plus actives recherches, on n'a pu encore retrouver sa trace. »

Les recherches opérées depuis quelques jours par l'autorité judiciaire au sujet de la perte de 80,000 fr. qu'a faite Mme Oursel, propriétaire à Heugleville-sur-Scie, sont malheureusement restées sans résultat.

Mme Oursel se rendait à Rouen, elle était en voiture, et c'est au moment où elle mettait ses gants et s'enveloppait de son manteau, que le sac qui contenait ses valeurs sera tombé.

Ce sac contenait sept billets de 1,000 fr. 12 à 1,300 fr. en or, un titre nominatif de 70,000 fr. sur la Compagnie de gaz rouennais, et une petite boîte renfermant des bijoux et quelques objets de lingerie.

Vous savez assurément ce que c'est qu'une fête, une foire de village; mais ce qu'il y a en général de plus piquant dans ces bacchanales champêtres, ce sont les spectacles improvisés par les saltimbanques, ces cabotins ambulants qui passent leur vie à courir de foire en foire, traînant avec eux leur maison, leur théâtre, leurs décors et leur personnel.

Ce sont de véritables bohèmes, et cependant, dans cette existence nomade, règne encore un certain ordre, un arrangement qui mérite d'être remarqué.

Ces artistes de foire arrivent avec une immense voiture, longue comme un omnibus, mais qui est divisée en trois compartiments, de manière à former un appartement complet.

La première pièce est ordinairement la cuisine; elle est pourvue d'un fourneau et d'une modeste quantité de casseroles et de marmites.

Le second compartiment sert de vestiaire; c'est là que sont empilés les costumes de la troupe, les instruments de musique et tous les accessoires dont on a si souvent besoin dans une pièce à spectacle.

Enfin, le dernier compartiment est la chambre à coucher, où le lit est toujours dressé.

Lorsque la troupe est nombreuse, on couche aussi dans le vestiaire, on se fait un matelas

ÉTRANGER

On lit dans le *Selvio* du 10 novembre :

« Ce matin, un crime horrible a consterné les habitants de la commune de Torre del Malenco. Le facteur de la poste rurale, Pietro Cristini, après avoir étranglé de ses propres mains sa petite fille, âgée de six mois, l'a jetée par une fenêtre dans la rue.

Les personnes accourues aux cris déchirants de la mère, ont ramassé l'innocente victime et arrêté immédiatement le meurtrier.

On croit que Pietro Cristini a commis cette horrible action dans un accès d'aliénation mentale. »

Le *Pungolo* de Milan raconte un fait inouï, qui a produit la plus vive émotion parmi les populations des environs de Legnano :

Le nommé Giuseppe Dubois, colporteur, qui s'était rendu à la foire de cette commune, a été attaqué sur la route de Busto Garolfo, par trois individus armés, qui lui ont ravi violemment sa fille, âgée de quatorze ans.

On soupçonne que les auteurs de cet audacieux enlèvement appartiennent à une troupe de comédiens qui parcourent les foires et représentent d'une manière aussi inconvenante que ridicule la *Passion de Jésus-Christ*.

L'autorité fait des recherches pour découvrir les coupables.

Pour les faits, le secrétaire de la rédaction
EMILE HÉMERY.

L'AVARE DE LA RUE DU FOUR

Dans un misérable galetas de la rue du Four-Saint-Germain, vivait pauvrement un individu d'un certain âge, nommé P... Il ne recevait personne; il préparait lui-même ses repas, beaucoup plus exigus que ceux d'un anachorète. Couvert de vêtements sordides, il couchait sur un grabat plus sordide encore. D'une maigreur extrême, il paraissait desséché par les privations de tout genre, et on le croyait généralement en proie au plus profond dénuement.

Cependant, une odeur fétide avait commencé à se répandre dans la maison. Elle augmenta d'intensité et finit par gagner l'établissement d'un petit traiteur, situé au rez-de-chaussée, au point que les consommateurs s'en plaignaient.

On rechercha alors avec soin la cause de ces miasmes, et on finit par découvrir qu'ils provenaient du logement occupé par le sieur P...

Cette découverte fit penser que cet homme n'avait pas été vu depuis longtemps, et, dans la crainte qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur, on se hâta d'avertir le commissaire de police du quartier.

Immédiatement, ce magistrat se rendit sur les lieux et fit ouvrir la porte par un serrurier; mais, dès qu'on voulut entrer dans la chambre, on faillit être suffoqué et il fallut se retirer promptement. Ce ne fut qu'après avoir laissé pendant quelque temps s'introduire dans ce réduit l'air extérieur qu'on put y pénétrer et procéder, avec les précautions convenables, aux constatations.

Un triste spectacle s'offrit au commissaire et au médecin qui l'accompagnaient. Sur le lit était étendu le corps du sieur P... dans un état de putréfaction complète; il était couvert de mouches charbonneuses, et des milliers de vers rongeaient les chairs, qui se détachaient par lambeaux.

Cet état de décomposition n'a pas permis de reconnaître d'une manière certaine la cause de la mort, remontant à une époque éloignée, mais l'absence de toute trace de violence fait penser qu'elle doit être attribuée à une cause naturelle, telle qu'une apoplexie ou une congestion cérébrale. On a d'ailleurs trouvé dans un meuble une somme d'environ 35,000 francs, tant en numéraire qu'en actions, obligations industrielles et valeurs diverses.

À la suite des formalités ordinaires, on s'est hâté d'enlever ces débris humains et de désinfecter le local. L'argent et les valeurs ont été placés sous scellés. (Droit)

UN JOUR D'ÉLECTIONS A LONDRES

Correspondance particulière de la Petite Presse.
Londres, 16 novembre.

Depuis huit jours Londres, ordinairement tranquille et morne en novembre, présente, par exception, le spectacle d'une étrange animation. Les murs de la métropole sont couverts d'affiches, de pancartes, de placards immenses. Des bannières gigantesques flottent sur les public-houses, et la nuit des illuminations brillantes annoncent aux promeneurs qu'un grand événement se prépare.

On entend des coups de marteaux qui retentissent dans les carrefours. Les charpentiers et les menuisiers construisent les *hustings*, c'est-à-dire des tribunes couvertes, du haut desquelles les candidats doivent haranguer le peuple. Plus loin on établit les *polling bars*, sortes de hangars où les *returning officers* (officiers électoraux) procèdent à l'enregistrement des votes.

Car il s'agit des élections; c'est l'existence politique du peuple anglais qui se manifeste dans une de ses phases les plus importantes et les plus originales.

Dieu sait quelle fortune doit être celle d'un citoyen britannique qui aspire à l'honneur de pouvoir mettre sur ses cartes de visite : *M. un tel*, M. P. (membre du parlement!) En moyenne, chaque élection revient à trois mille livres sterling (75,000 fr.) Il y a des candidats qui ont déboursés jusqu'à vingt mille livres sterling (500,000 fr.)... et pour rien! Les frais sont inouïs. Les pots de vin qui, dans le pays, sont des pots de bière, se traînent par un mémoire de plusieurs centaines de livres sterling chez le *publican* influent.

C'est au *public-house* que se font ou se défont les élections. Le personnage principal de cette grande comédie humaine, c'est le *publican*. Il y a bien des comités d'élection qui répandent à profusion les professions de foi et les livrent à une publicité gigantesque; leurs efforts seraient stériles, sans la taverne, où les électeurs peuvent venir gratis engouffrer dans leurs vastes abdomens des pots d'ale et de stout.

Les candidats recourent à toutes sortes de moyens que l'imagination la plus fantaisiste est capable de créer, pour attirer l'attention des électeurs : Cabs, omnibus, voitures éclairées à la lumière électrique, hommes-affiches qui montrent la figure souriante du futur législateur et la mine désolée de son concurrent, photographies, ballons, almanachs, chapeaux, mouchoirs de poche, on se sert de tout ce qui peut tomber sous la main pour propager dans Londres le nom de celui qui cherche à sortir triomphant de la lutte parlementaire.

Quand aux *hustings* et aux *polls*, figurez-vous des barraques de la foire de Saint-Cloud; la ressemblance était encore plus frappante autrefois, car les cornets à piston, la grosse caisse et le trombone jouaient un rôle étourdissant dans les élections.

Cette année tout se passe dans un calme comparativement plat. Ce matin à dix heures, les candidats se sont présentés aux *hustings*.

Au centre, les différents concurrents distribuent à la foule leurs plus gracieuses salutations. Ils parlent — on ne les entend pas — leurs *seconds* ouvrent la bouche; on voit le mouvement des lèvres, mais on ne se donne pas la peine d'écouter. Pourquoi? C'est que la foule grouillante applaudit ou siffle, grogne, hue, interpelle, provoque, insulte, rit, chante, mange des pommes, se bat, se cogne, s'amuse enfin.

Puis ces messieurs saluent profondément; alors des hurrahs frénétiques, des sifflets enthousiastes (à Londres, le sifflet est un signe d'approbation) retentissent. En même temps, comme dans un vaste murmure, des grognements à faire croire que tous les pores du Yorkshire se sont donnés rendez-vous, éclatent et couvrent de leur basse profonde les cris aigus des auditeurs satisfaits. Les comités des différents rivaux se jettent à la tête des boules de papier, des prospectus; c'est une pluie torrentielle de professions de foi.

LES ROMANS PARISIENS

81 LE

CONCIERGE

DE LA RUE DU BAC

PAR
CH. PAUL DE KOCK

XV
UNE FOIRE DE VILLAGE

(Suite.)

Les enfants sautent de joie. On est bien vite prêt.

La mère Trottin consent encore à garder la loge, à condition qu'on lui laissera de l'eau-de-vie pour soutenir son courage.

Pigeonnier, qui pense à tout, achète un pâté et l'on part pour Villetaneuse.

Voir les numéros parus depuis le 18 octobre.

avec la tunique de Mahomet, les jupons d'une paysanne alsacienne et le riche manteau de *Marguerite de Bourgogne*; le casque de *François premier* sert d'oreiller, et pour avoir chaud aux pieds, on les couvre avec le pourpoint du *duc de Guise*.

Dans ce lit, fait de pièces et de morceaux, l'artiste nomade dort parfaitement, et beaucoup mieux que le richard couché sur la plume; c'est une compensation.

Au-dessus de la voiture sont entassés des décors et des pièces de bois qui servent à construire un théâtre.

Chaque acteur est tour à tour cocher. On n'a qu'un cheval, mais on le ménage. On ne va qu'à petites journées.

On a un chien, un fort chien de garde, qui veille, lorsqu'on fait dans la journée une halte et que tout le monde s'endort.

Le chien ne monte jamais dans la voiture, mais il va bien plus vite que le cheval; il est toujours en avant, il sert d'avant-garde et aboie quand il aperçoit une habitation.

Quelquefois la troupe a deux voitures, la seconde contient alors tout ce qui sert à élever subitement un théâtre, une salle, et des décorations qui servent pour toutes les pièces: un salon et une forêt.

Mais les deux voitures annoncent alors une

troupe de premier ordre, qui fait de l'argent partout où elle va, et reste parfois quinze jours dans le même endroit.

Ces troupes là ont une musique formidable, composée de clarinettes, pistons, flûte et grosse caisse. Cinq musiciens suffisent pour être entendus de fort loin, chacun d'eux faisant du bruit comme quatre.

Tout cela est en planches, mais il faut voir avec quelle dextérité, quelle adresse ces bohèmes élèvent une salle, qui n'a, à la vérité, qu'un parterre et un orchestre, mais peut quelquefois contenir jusqu'à cinq cents spectateurs.

Une planche indique la différence des places, les banquettes de bois ne sont pas plus douces à l'orchestre qu'au parterre, mais on paye là cinq sous et ici dix. Vous voyez bien qu'on doit se trouver mieux à dix sous.

En dehors de la salle, on dresse une estrade, puis on accroche une immense toile, sur laquelle sont brossées différentes scènes dramatiques faites pour donner le frisson aux plus braves.

C'est sur l'estrade que se place d'abord la musique et que se fait le boniment ou, si vous aimez mieux, la parade qui sert à attirer les curieux et qui est ordinairement beaucoup plus amusante que la pièce qui se joue à l'intérieur.

Pendant que les hommes construisent leur